

Pour non-liseurs

Volume 30, Number 1 (175), February 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31538ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1988). Review of [Pour non-liseurs]. *Liberté*, 30(1), 113–120.

POUR NON-LISEURS

FRANÇOIS BILODEAU
JACQUES FOLCH-RIBAS
FRANÇOIS HÉBERT
JEAN-PIERRE ISSENHUTH

D'un Berlin à l'autre

Si le dernier film de Wim Wenders, *Les Ailes du désir*, est offert aux enfants, aux enfants de cœur, et ouvert sur l'avenir, le roman de Pierre Mertens, *Les Éblouissements* (Seuil, Fiction & Cie, 1987), est dédié aux enfants de «ceux qui se sont trompés». On ne fait pas aisément le tour de ce livre. Mertens devient ici le biographe du poète allemand Gottfried Benn (1886-1956), mais un biographe très particulier, un romancier en un mot, qui se met dans la peau de Benn, suppose ses pensées, ses désirs et phobies, et *ressuscite* son sujet (l'emploi du présent de l'indicatif est efficace), tout en gardant ses distances («le médecin» fait ceci, «le promeneur» songe que, «le vieillard»...). Mais il le fait si bien vivre, son Benn, qu'on serait tenté de croire que c'est Benn lui-même qui se voit à travers les yeux d'un éventuel biographe; bref, qu'il écrit, Mertens, *l'autobiographie* de Benn, en quelque sorte... L'écriture est capiteuse, riche d'idées, d'images, de destins, d'émotions et d'interrogations. Qui fut Benn? À la fois un médecin, un poète. Et un homme à femmes; et sans! Un homme entier toujours, dans la chair comme dans l'esprit. Un «homme fatal», à soi-même surtout. Son propre tyran, sa propre victime: l'Europe de ce siècle, presque passé. Un

écrivain adulé et haï, et souvent pour les mêmes raisons. Traité de «porc par les nazis, d'imbécile par les communistes, de prostitué spirituel par les démocrates, de renégat par les émigrants, d'antéchrist pathologique par les âmes dévotes». Mais qui était-il encore? Un fantôme peut-être... «On pourrait avoir vécu tout cela, se dit-il vers la fin (du récit et de sa vie) et, à la fin, se retrouver comme sans biographie.» Le Berlin de Benn (ou de Mertens?) est oppressant; les fulgurances sont à double tranchant, si je puis dire: éblouissantes, elles illuminent et aveuglent. Le Berlin de Wim Wenders est un peu plus respirable; s'il y a encore un mur, il sépare moins l'est de l'ouest que le haut du bas et le bas du haut; et il y a des passages.

F.H.

Clair-obscur

J'aime la pensée «avec» et la pensée «vers» que je trouve dans les *Essais inactuels* de Pierre Vadeboncœur (Boréal, 1987). Il va tout droit aux sujets qui l'ont choisi et il y va seul. Cette solitude méditative impose d'entrée de jeu le plus grand respect. Aucun parapluie théorique ne la protège. Le parrainage de personne ne se porte garant d'elle. Tous les risques l'accompagnent et l'éloignent de la pensée programmée. Vadeboncœur avance donc et entre dans ses sujets par une petite porte, de plain-pied, qu'on n'avait pas vue, et en le suivant sur cette voie, je me trouve instantanément au but. S'il y a eu un siège en règle, ce fut avant la découverte de la porte et les affres m'en ont été épargnées. Pas de remparts fracassés ni d'approche laborieuse, et pourtant j'y suis: au cœur de Proust, de Simone Weil, de l'impressionnisme, avec le *je* de Vadeboncœur, décidément beaucoup moins haïssable que le *on* ou le *nous*, qui cachent on ne sait quelles complicités inventées ou

inavouables. Vadeboncœur ne se contente pas d'éluider, il rend sensible. Sous une clarté protectrice (comme une couche de glace), il me donne aussi beaucoup à imaginer et à deviner. En somme, le livre m'appelle de multiples façons et ne se laisse pas cerner. J'y trouve toujours des vides, une sensation de lacunes que j'attribuais d'abord au saut d'un sujet à l'autre. Il y a plutôt de l'invisible autour des textes, comme s'ils étaient des cimes émergées, des solutions sans calculs et l'effet d'une cueillette plutôt que d'une marche forcée. Toutes ces caractéristiques seraient peut-être avantageusement résumées par le mot *vivant*, c'est-à-dire *total, mouvant, multiple, libre, insaisissable*.

J.-P.I.

Valery Larbaud

Valery Larbaud, romancier, poète, essayiste, traducteur (et fils de famille, héritier des sources Vichy): qui n'a entendu parler de lui? Mais qui l'a lu? Je me souvenais vaguement d'*Amants, heureux amants*; et chacun connaît cette expression de lui: «la lecture, ce vice impuni». Bon... Or le poète a un certain intérêt. Il est irrévérencieux, provocateur un peu, non sans effort souvent, il faut le dire. Et puis il est moderne, mais moins vigoureusement ou profondément qu'un Cendrars, un Apollinaire; *moderniste* plutôt, avec préciosité; et conservant, cette «âme perdue», un fond mélancolique; doucereusement romantique, ce poète, avec sa «douleur bien-aimée»; et décadent avec ses «borborygmes»; et quoi encore? Un peu baveux sur les bords... Larbaud est léger en tout; et souvent avec lourdeur; mais parfois avec grâce. Il est touchant et agaçant à la fois; snob et amical, affecté et franc. Il peut aussi bien soupirer: «oh que j'aïlle dans les lieux inhabités, loin des livres», que s'exclamer: «fi des pays coloniaux qui n'ont pour

eux que les merveilles de la nature». Allez savoir ce qu'il pensait vraiment! Rien, probablement, ou presque.

F.H.

La petite phrase de Platonov

Six mois après avoir lu ce que je pouvais trouver de Platonov, c'est-à-dire deux livres, il me revient sous la forme de cette petite phrase: «Ça, au moins, c'est du solide!» J'ai l'impression qu'un de ses personnages la prononce dans des circonstances qui la justifient plus ou moins, et qu'elle prête à sourire, sinon à se tordre. Est-ce dans *La Ville de Villegrad* (Gallimard, 1971)? Est-ce dans *La Mer de Jouvence* (Albin Michel, 1976)? Pour trouver la petite phrase, il va falloir que je lise Platonov de a à z, en repassant par la postface de Brodski à *La Mer de Jouvence*. Ça, au moins, c'est du solide.

J.-P.I.

Les best-sellers de l'heure présente

1- BINGO SAIGNANT, de Timoléon Laframboise-Violette, aux Éditions des Trois Hémisphères, Montréal. (L'agente littéraire est si agressive qu'elle a obtenu soixante articles de critique, *avant* que le livre ne soit imprimé.)

2- LE VIEIL HOMME ET LA MER, de Flemin-guay, ou quelque chose d'approchant. Réédition d'un vieux roman oublié du célèbre auteur de polars suédois. Envoyé par Paris, Éditions du N'Importe quoi, par caisses de deux cents, et les libraires sont tannés.

3- LES OEUFS DU GOÉLAND FRAIS, de Marguerite de l'Incarnation de l'Ongle de l'Index. Aux Éditions de la Femme Raide, Trois-Rivières. Un roman naturaliste qui a fait pleurer tout le Québec, et ça va continuer.

4- LA GROSSE AFFAIRE, LÀ... de Gabriel

Garcia Marquez. Tous les journalistes ont lu l'article de Jean Daniel dans le *Nouvel Obs*, et ils ont volé au secours du succès en parlant de ce roman qu'ils n'ont pas lu.

5- NUL N'EN SORTIRA VIVANT, de Bernard Putin, le célèbre astrologue qui est passé à *Apostrophes*. Éditions du Rentre Dedans, Paris. Il prédit notre mort prochaine, à tous. Étonnant.

N.B. Cette liste se détruira d'elle-même une heure après la lecture, pour être immédiatement remplacée par la suivante, non moins imbécile qu'elle. Les quinze listes différentes publiées un peu partout et lues à la radio chaque jour sont établies en interrogeant les libraires. Un simple calcul permet d'arriver à la conclusion que les libraires ne font que cela, répondre aux questions quotidiennes de la presse, la radio, la télévision, les attachées de presse (ce féminin inclut le masculin), les chercheurs, les hôpitaux, la police, et la revue *Liberté*.

Quand nous délivrera-t-on des listes de best-sellers? Qui donnera le Grand Prix de la Sottise Triomphante aux listes de best-sellers? Allons, du courage, c'est pour le bien de la littérature...

J.F-R.

Circuits fermés

Quelque part dans le ciel de la nouvelle, entre les régions d'Andréï Platonov et de Jane Bowles, je découvre *Les Sirènes* d'Arturo Loria, cinq nouvelles traduites de l'italien par Michel David et publiées aux éditions Desjonquères (1986). Loria, assure l'éditeur, «est reconnu comme un des maîtres de la littérature italienne de l'entre-deux-guerres». Encore un maître inconnu! *Peu à peu la distance augmenta... Alors les paysans et le vieux la suivirent... Muettes et tremblantes, elles le regardèrent s'éloigner sous les arbres, le long de la grille...* Les phrases de Loria tissent un

espace de rencontres et de séparations, d'éloignements et de rapprochements, de fuites et de poursuites. À la fin des nouvelles, on se retrouve à la case départ. Entre-temps, la tragi-comédie humaine s'est jouée à mots couverts, sans que les personnages perdent leur mystère.

J.-P.I.

L'essence du bonbon

Éric Rohmer n'aurait jamais voulu, paraît-il, se résoudre à falsifier sa pellicule pour y fixer le rayon vert dont il guettait vainement et depuis longtemps l'apparition à l'horizon. Il aurait finalement capté le phénomène tant attendu, mais depuis un tout autre poste d'observation que celui d'où, au terme d'un itinéraire qu'on ne pouvait plus modifier, Delphine, elle, l'entrevoyait et en était transfigurée. Il aurait donc inséré ces images au montage, non sans exprimer, dit-on, un léger regret à l'idée d'avoir été contraint à intervenir plus qu'il ne l'avait souhaité dans le cours des événements.

Bien que je ne puisse vérifier l'authenticité de ces anecdotes sur le tournage du *Rayon vert*, je suis néanmoins porté à leur ajouter foi. Certains se livrent à une débauche de sons et de couleurs pour rendre leurs confiseries appétissantes, Rohmer est de ceux qui sacrifient le luxe au souci d'affermir les leurs. *L'Ami de mon amie*, le sixième volet des «Comédies et proverbes», en offre un nouvel exemple. Une petite ville toute propre; des personnages candides, théâtraux et enfantins; leurs petits péchés, leurs petits bonheurs et leurs petits drames: on croirait lire l'édition illustrée d'un conte édifiant pour enfants. Rostopchine n'est pas loin. Du bonbon, quoi! Mais on chercherait en vain l'étalage, encore moins la trace d'une roublardise. La caméra n'est jamais poseuse. Elle conserve toute sa tête mais ne s'en vante pas pour

autant. Elle déambule, tout simplement. On la croirait souvent distraite, alors qu'elle sait mieux que quiconque où elle va... Et mieux encore, elle *sourit*, non pas pour m'enjôler mais pour m'inviter à m'accorder quelque douceur à mon tour. De ces bonbons-là, j'en mangerais tous les jours...

F.B.

Blaise Cendrars

Pourquoi j'écris? se demande Cendrars. Et de se répondre, comme un enfant: parce que! Il y a chez ce poète (*Du monde entier au cœur du monde*, poèmes réimprimés, Denoël, 1987) de la gaminerie, une belle désinvolture, un sens du jeu et du risque, et du merveilleux, qui séduit encore. On pourrait parler de sa simplicité, de sa spontanéité, à condition de bien mesurer que le *naturel* qu'on lui impute est souvent feint, qu'il est l'effet d'un travail, sinon d'un défi, à tout le moins d'un calcul, fut-il inconscient. Le poème de Cendrars a souvent l'allure de la tape sur l'épaule; ne sont pas rares les vers du genre: «le commandant est un chic type». Mais il y a de l'angoisse là-dessous et une orchestration secrète dont les accords souvent nous remuent comme à notre insu, charriant mine de rien d'anciennes laves encore chaudes, notamment la chrétienne, et mettant *en relief* la modernité (à la fois aimée et questionnée). Et puis il y a chez Cendrars de l'humour, chose rare chez les poètes. Certes, celui-ci ne chante pas aussi bien que son ami Apollinaire; mais il nous va droit au cœur.

F.H.

Des chiffres et des lettres

On publie, par an, 23 000 titres en France (manuels scolaires non compris). Ce sont les chiffres de cette année, pour un pays de 54 millions d'habitants parlant, disent-ils, le français.

On publie 7 000 titres au Québec, la même année. Nous sommes neuf fois moins nombreux que les Français. Ce qui signifie que nous publions trois fois plus, en proportion. Comment voulez-vous qu'on s'y retrouve dans une pareille production? À qui cela peut-il bien rapporter, cette politique d'édition? Si vous avez la réponse, écrivez à Nadine, elle adore recevoir du courrier et répond toujours poliment.

J.F.R.

Les révélations d'un angle

J'ai vu l'angle parfait. Il réunit les deux pans du toit de l'église de Sainte-Sophie. À vue de nez, faute d'un rapporteur assez grand, il mesure environ 80 degrés. Il n'est pas parfait en lui-même. Il tient sa perfection de la hauteur des murs latéraux et de la largeur de l'édifice, qui détermine celle du pignon. Ici seulement, l'angle de 80 degrés inspire confiance. En arrivant de New Glasgow, on se trouve devant lui tout le temps que dure la rue principale. Ensuite on tourne. Ce bout de rue est capital. Qui l'aura parcouru lentement en regardant bien l'angle continuera sa route dans la paix. Dans la direction de Sainte-Anne-des-Plaines, il traversera d'abord un plateau forestier dont la monotonie prépare un grand changement de paysage. Tout d'un coup, plus d'arbres, c'est une pente droite, une chute dans le vide. Le lit de la mer de Champlain devait commencer ici. L'effet de mer subsiste. Les lames de fond se sont figées en labours épais de chaque côté de la route et elle plonge entre eux sans hésiter, comme dans la Mer Rouge ouverte pour laisser passer les Hébreux. La suite du trajet vers l'autoroute 15 est un enchantement. L'asclépiade de Syrie fait briller son duvet à contre-jour. C'est Balkis en visite. Pas d'erreur: ce pays est bien celui de Canaan.

J.-P.I.